Document généré le 11 oct. 2024 22:17

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Urbaines photographies amoureuses

Benoit Jutras, *Nous serons sans voix*, Montréal, Les Herbes rouges, 2002, 80 p., 14,95 $.

Christian Rioux, *Les années temporaires*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2002, 64 p., 10 $.

Marjolaine Bohémier, « Demain sera » suivi de « Demain n'est plus », et Patrick Boulanger, « La chambre immergée », dans Contre le seuil, Trois-Rivières, Éditions SEM, 2002, 82 p., 10 $.

Hugues Corriveau

Numéro 111, automne 2003

URI : https://id.erudit.org/iderudit/37793ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2003). Compte rendu de [Urbaines photographies amoureuses / Benoit Jutras, *Nous serons sans voix*, Montréal, Les Herbes rouges, 2002, 80 p., 14,95 $. / Christian Rioux, *Les années temporaires*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2002, 64 p., 10 $. / Marjolaine Bohémier, « Demain sera » suivi de « Demain n'est plus », et Patrick Boulanger, « La chambre immergée », dans Contre le seuil, Trois-Rivières, Éditions SEM, 2002, 82 p., 10 $.] *Lettres québécoises*, (111), 33–34.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Benoit Jutras, *Nous serons sans voix*, Montréal, Les Herbes rouges, 2002, 80 p., 14,95 $.
Christian Rioux, *Les années temporaires*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2002, 64 p., 10 $.
Marjolaine Bohémier, « Demain sera » suivi de « Demain n'est plus », et Patrick Boulanger, « La chambre immergée », dans *Contre le seuil*, Trois-Rivières, Éditions SEM, 2002, 82 p., 10 $.

Urbaines photographies amoureuses

Savoir vivre intensément le quotidien amoureux ou le déchirement des sentiments, voilà bien, peut-être, ce qui unit ces trois recueils.

POÉSIE | HUGUES CORRIVEAU

NON SANS UNE HEUREUSE CONTRADICTION, le premier recueil de Benoit Jutras — fort justement récompensé par le prix Émile-Nelligan de cette année —, titré *Nous serons sans voix*, en propose deux, à savoir une masculine et une autre féminine pour dire le couple, l'importance de l'autre et des autres sous un regard aigu posé sur le vivant, alors que nous « gliss[ons] au plus profond d'une Amérique où le désastre et la grâce ne cessent d'entretenir le feu d'une vérité abrupte, éphémère », comme on peut le lire en quatrième de couverture.

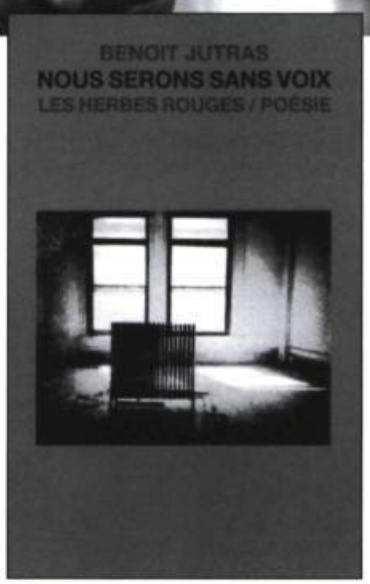
BENOIT JUTRAS

PAROLES CROISÉES

Recueil intense, en prose, imprimé en romain pour la voix du poète, et en italique pour celle de la femme aimée. Chacune tient son propos en un *je* absolument différent, ce qui n'est pas sans risque. Pourtant, Benoit Jutras en a relevé le défi. Chaque *je* propose des visions tourmentées, inquiet de la pérennité des choses, alors que la femme photographe tente de saisir la troublante fuite des apparences, alors que le poète trouve dans le regard posé sur l'autre l'équilibre précaire de l'incertain : « Chaque fois, je me dis que ton cœur n'a pas de forme, qu'il pourrait autant ressembler à une nébuleuse qu'à une tache de vin. » (p. 15) C'est peut-être la fausse simplicité de cette voix poétique qui impose le plus ici ce nouveau talent. Des décrochages parfois, des niveaux inattendus dans le ton et la manière, une façon de dire les choses qui charrie une tension et beaucoup de tendresse :

J'écrirai une seule lettre, ta vie, deux trois pages pas plus, dures comme de la corne, jaunies d'amour, une prière de grand palace si tu veux, un jardin de verre soufflé, le jour où tu cesseras de te rouler en boule devant le mot lumière, de te boucher les oreilles, comme si quelque chose allait exploser. (p. 31)

Rien de plus mais, dans cette économie, la parole amoureuse et le tremblement devant l'avenir bouleversent. La seule chose que j'ai mal saisie, c'est le fait d'avoir divisé ce recueil en trois parties, alors que chacune reprend des thématiques développées ailleurs. Mais bon, c'est peu quand on a devant les yeux une parole qui s'impose déjà, une sorte de prise en compte du langage parlé auquel on insérerait une tension poétique. « Le monde dépose sa faiblesse sur tes lèvres » (p. 32), dit encore le poète, et, dans cette seule formule heureuse, un bonheur d'écriture nous convainc.



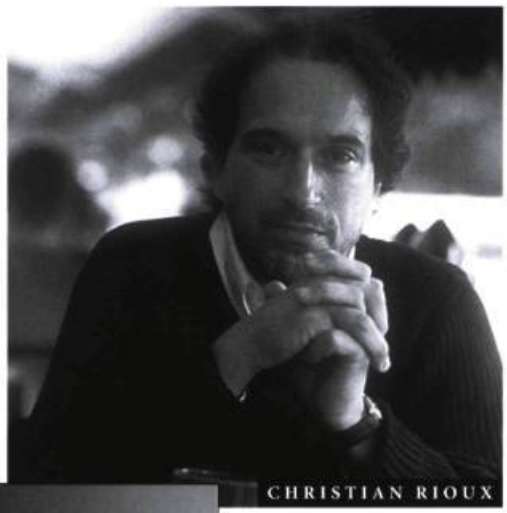
Il n'y aura jamais de mot pour ça. Ce n'est pas de la folie, le monde reste le monde, avec ses autoroutes et ses bêtes, ses publicités géantes, ses néons de couleur et ses champs. Seulement il y a ce feu qui prend dans la tête, c'est un grand vent qui cherche à sortir, on devient son propre pulsar, soixante-huit kilos de souffle aveugle. (p. 45)

Quant à la voix féminine, elle interroge souvent la pertinence de quelques photos, mais sans cette urgence parfois qu'on espérerait constante.

UN PEU SURANNÉ

Christian Rioux nous offre un premier recueil aux Écrits des Forges, *Les années temporaires*, qui n'a pas cette pulsion vers l'avenir que Benoit Jutras propose. La thématique développée par Rioux est pour le moins conventionnelle et exploitée d'une façon qui ne l'est pas moins. Que de « vide », que de « mutisme », que de « mort » ici ! Non pas que les poètes n'ont plus le droit d'aborder ces sujets, mais il y a chez Rioux un tel acharnement à la répétition qu'on en vient même à soupçonner quelque négligence. Ainsi, et sans avoir cherché à être exhaustif, j'ai relevé pas moins de douze fois les mots « silence » ou « muet » (le recueil compte 50 pages de texte), pas moins de

vingt-huit fois le mot « mort » (et ses dérivés). Il n'y pas grand intérêt à se livrer à ce petit jeu mathématique, mais quand, dans le premier texte, le mot « mort » revient trois fois, ou que, dans « Mère », on le retrace huit fois, alors là on s'inquiète. C'est qu'il y a pire : par exemple, le mot « silence » donne lieu à des clichés féroces, du style « mes chagrins muets » (deux fois, p. 9 et p. 23), ou encore « la grande ville ivre / hurle en silence / les mots morts » (p. 31). Quand le poète a de l'audace, on a droit à des « yeux ventripotents » (p. 56). On pourrait croire alors que c'est franchement mauvais ; et puis non, après tout, ce n'est que redoutablement poussiéreux, dépassé. Rien qui ne soit ici redites et mots convenus. La thématique urbaine ne renouvelle en rien ses limites, parce que le poète écrit sans éclat, sans ce génie que commande l'entrée dans des univers déjà beaucoup explorés. Même les prostituées, appelées ici à grand renfort, restent bien sages sur leur trottoir, attendues. Je veux bien que le poète fasse parfois dans la confidence, mais encore faut-il savoir comment :



Mouillé de joie
entre les cuisses du plaisir
sous la peau glissante
des vices qui me guettent
les hommes rôdent à la sueur pesante
dans le quartier malade
des prostituées lascives (p. 51)

Je n'y peux rien, je trouve à cela un côté si maladroit que ça en devient touchant. Seuls quelques éclats nous font sentir que le poète a un désir de poésie moins étriquée : « tu as les gestes lents des rêves innocents » (p. 44) ou encore :

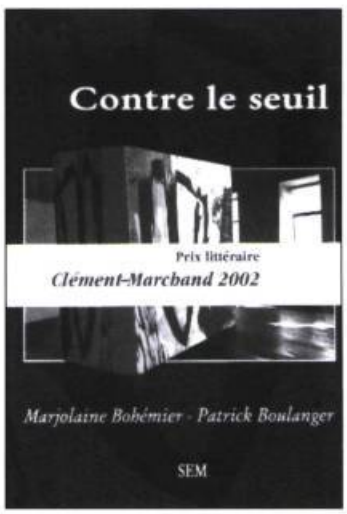
Il est de ces petits
qui traînent la rue dans leurs semelles
rasant les murs
et le cœur des passants
à dos de chameau
le sabre au poing
filant à toute allure
entre le dépanneur du coin

et l'infini des choses (p. 18)

Peut-être qu'il serait bon que Christian Rioux lise une poésie plus actuelle, qu'il se départe de ses lourdeurs archaïques pour que s'ouvre enfin au poétique le monde qu'il croit porter en lui.

DOUBLE VOIX

Sous le titre de *Contre le seuil* paraissent deux suites poétiques, l'une signée par Marjolaine Bohémier, « Demain sera » suivi de « Demain n'est plus », qui lui a valu d'être la lauréate du prix littéraire Clément-Marchand 2002 (anciennement appelé le Prix littéraire de la Société des écrivains de la Mauricie), alors que, avec *La chambre immergée*, Patrick Boulanger recevait le deuxième prix du même nom. Or, j'inverserais très certainement les récompenses, si tant est qu'on puisse croire que la suite de Mme Bohémier méritait quelque mention que ce soit. Mais bon, on sait que les jurys sont d'étranges et impénétrables « bibites » que les délibérations rendent parfois incongrues. Comme chez Christian Rioux, on trouve dans l'œuvrette de Mme Bohémier de trop nombreux clichés, lourds et longs comme une journée sans pain : « la déchirure cuisante de ta mémoire », des « ravages brisés de froidures » (p. 13), une « joue [qui] cherche / le nid douillet [d'un] cou » et « un grand vide [qui] éclate » (p. 16), un « cri sans voix / [qui] se répercute » (p. 18), « dans la bouche rose de l'aurore / un cortège de tendresse » (p. 19), quelqu'un « campé à la proue du destin » (p. 25), ou encore « le sacré [qui] s'est satanisé » (p. 40). Faut-il citer cette strophe : « Des miettes de lumière / éclatent dans mes chairs à vif / laissant les sables bleus de l'azur / s'incruster sous tes paupières closes » (p. 23, on croirait à une chanson de Michel Louvain) ? Non. Je ne crois pas qu'on puisse reconnaître là quelque originalité que ce soit. Allons, il faut lire, et lire encore, dirait un éditeur connu. Une femme perd un être cher dans « Demain sera », s'enfonce dans le noir, laissant au pauvre *je* « une poignée de vent / pour chuchoter [son] nom » (p. 17, mais il faut savoir qu'en page 19 « le vent / traîn[e] un linceul »). Alors, mais on n'en est pas trop sûr, le disparu du début pourrait bien être l'assassin, celui pris en pitié dans « Demain n'est plus » qui se termine par la reproduction hallucinante d'un *In memoriam* :



Robert
Steinhaeuser
19 ans
tua 16 personnes
dont 13 professeurs
avant de
s'enlever la vie
26 avril 2002

Non, vraiment pas convaincant ! Alors qu'il me semble trouver chez Patrick Boulanger un souffle autrement plus intéressant, en tout cas des promesses qui sourdent souvent sous ses mots. Hormis le premier vers, d'un cucul consommé, déjà, à la deuxième strophe, on sent que quelque chose passe d'intéressant : « l'obscurité presse ma tête comme un agrume / elle serre la pelure de lune sous ma chevelure / la pulpe éclate dans son orange » (p. 49). On lit doucement :

tu dors
aucune nuit ne pose sa main sur mon épaule
aucune marée ne m'isole sur la côte
aucun oiseau ne tourne autour de moi
j'aime tes yeux parce qu'ils me créent (p. 58)

« Chaque chose court la chance / de reprendre sa place », dit-il encore, et je ne doute pas que ce poète un jour saura aussi trouver la sienne. Bien sûr, il faudrait lui reprocher d'inutiles répétitions, comme l'utilisation à six reprises du mot « loriot » — quand la suite poétique ne compte que vingt-trois poèmes —, comme trois fois l'image de « l'orange », et certains clichés aussi dont pas le moindre : « l'ombre de l'absence » (p. 52). S'il faut s'étonner ici, c'est que, pour peaufiner ces deux suites, les auteurs ont bénéficié d'un parrainage d'une durée de trois mois. Les parrains ont sans doute oublié de relever ces quelques scories. Mais cela reste étonnant.